Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 9 (1934-1935)
Heft: 24

Artikel: La modernité de Pascal
Autor: Reymond, Arnold
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869743

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA MODERNITÉ DE PASCAL

Compte-rendu de la leçon faite par M. J. Chevalier à la Faculté des lettres de Lausanne, le 28 novembre 1934.

Il semble paradoxal de parler à notre époque de la modernité de Pascal. La philosophie pascalienne n'est-elle pas en effet inféodée à une structure théologique aujourd'hui périmée ?

Pascal toutefois est plus moderne que jamais, par le fait qu'il s'est attaché à l'Eternel et a toujours aspiré à ce qui est éternel ; or ce qui est éternel reste toujours jeune et se trouve au-dessus des modes contingents de penser et de sentir qui vieillissent rapidement, parce qu'ils sont éphémères.

Mais dans le monde complexe au sein duquel nous vivons, découvrir ce qui est durable et permanent n'est pas une tâche aisée. Pascal plus que tout autre a eu conscience de cette tragique difficulté et pour la surmonter il s'entoure de précautions.

Tout d'abord il ne va jamais au delà de ce qu'il sait et de ce qu'il peut saisir par une expérience directe. Il ne construit pas, pour satisfaire un besoin artificiel de symétrie dialectique, de fausses fenêtres, comme il arrive trop souvent aux philosophes de le faire.

La vérité en effet surpasse infiniment l'homme, elle est de telle nature que, sitôt découverte et en vertu de son extraordinaire richesse, elle nous oblige à la chercher encore.

Par ces vues sur la vérité Pascal se distingue de Descartes et de Kant. Ceux-ci enferment le vrai dans les salles d'un

bâtiment bien architecturé, où l'esprit humain va le contempler. Mais si grand que soit le bâtiment, ses salles ont des murs et des plafonds rigides qui masquent l'horizon et empêchent l'esprit de faire effort pour regarder plus haut et plus loin.

Peut-être faut-il voir dans l'attitude prise par Pascal les fruits de l'éducation qu'il avait reçue de son père. Etienne Pascal estimait en effet que la meilleure façon d'instruire est de tenir l'esprit de l'élève constamment au-dessus de son ouvrage et de lui enseigner ainsi à dominer les questions. Sage précepte qu'il est bon de rappeler à notre époque où l'écolier est astreint à un savoir encyclopédique qui anesthésie la réflexion personnelle et empêche une vraie possession de la matière étudiée.

Que ce soit en vertu de son génie propre ou grâce à l'éducation reçue, il est certain en tout cas que Pascal a toujours su dominer les sujets qu'il aborde. Encore enfant il découvre les premiers théorèmes de la géométrie et leur enchaînement ; à l'âge de 16 ans il synthétise en un théorème les propriétés de l'hexagone inscrit dans une conique.

Et s'il en est ainsi, c'est que Pascal cherche partout, non pas un ordre articiellement logique, mais bien la raison des effets ; car les effets sont toujours les signes de quelque chose de caché qu'il s'agit de découvrir. Voyez en particulier la lettre à Mlle de Roannez (fin d'octobre 1656). Dans cette lettre, après avoir montré que Dieu se cache en même temps qu'Il se révèle dans l'Incarnation et l'Eucharistie, Pascal déclare qu'à ces considérations on peut ajouter le secret de l'esprit de Dieu caché dans l'Ecriture. « Car il y a deux sens parfaits, le littéral et le mystique ; et les Juifs s'arrêtant à l'un ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre et ne songent pas à le chercher ; de même que les impies, voyant les effets naturels les attribuent à la nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur ;..... Toutes choses couvrent quelque mystère ; toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. »

Chaque chose vaut ainsi dans son plan, dans son ordre ; mais l'ordre supérieur n'abolit pas les ordres inférieurs ; il leur donne leur pleine signification. Le gros effort de Pascal sera de respecter les ordres et l'on sait de quelle admirable façon il a décrit les trois ordres (corps, esprit, charité) auxquels selon lui la réalité tout entière se ramène. « De tous les corps ensemble on ne saurait faire réussir une petite pensée ; cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits on ne saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible et d'un autre ordre, surnaturel. » Au premier abord il semblerait préférable en présence de la réalité d'adopter la division (matière, vie biologique, esprit) qui était en usage au moyen âge et qui est encore fréquemment employée. La division pascalienne témoigne cependant d'une intuition plus profonde et plus avertie ; car elle laisse de côté le problème si délicat de savoir si les phénomènes vitaux ne se ramènent pas en fin de compte à des phénomènes physico-chimiques.

Quoiqu'il en soit de ce problème, examinons maintenant les principes dans lesquels Pascal a pour ainsi dire incarné sa méthode de recherche. Ils sont au nombre de quatre et s'ordonnent par rapport au cœur, par quoi il faut entendre un pouvoir intuitif différent de la raison.

1. La raison est certes une faculté maîtresse, mais encore est-il nécessaire d'en faire un usage légitime. « Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui faillent contre ces trois principes, ou bien en assurant tout comme démonstratif (manque de se connaître en démonstration) ou bien en doutant de tout (manque de savoir où il faut se soumettre) ou encore en se soumettant en tout (manque de savoir où il faut juger). »

Il y a donc des choses qui dépassent la raison et, cela étant, il faut juger la nature selon elle et non selon nous. Et c'est parce que Pascal avait ce sentiment très juste de la

puissance et des limites de la raison qu'il a su jeter les bases du calcul infinitésimal et énoncer en physique les principes de l'hydrostatique.

2. La raison doit donc se soumettre ; car, livrée aux seules ressources de son pouvoir déductif, elle se heurte à des antinomies, c'est-à-dire, d'après le langage de Pascal, à des incompréhensibles. Vis-à-vis de ces antinomies Pascal toutefois prend une autre position que Kant. Pour ce dernier la raison pure est incapable de trancher en faveur de l'une ou de l'autre des affirmations antinomiques. Pascal estime au contraire qu'il est possible de se prononcer et que c'est le fait qui départage.

Par exemple, il est incompréhensible qu'il existe un infini en nombre, car celui-ci devrait en tant que nombre être pair ou impair ; or cela est impossible puisqu'ajouter l'unité à l'infini ne change pas sa nature. L'existence incompréhensible de l'objet envisagé provient ici des résultats contradictoires auxquels aboutit l'analyse logique de la définition de cet objet ; il est d'autre part impossible d'éviter la contradiction, puisqu'on ne voit pas, semble-t-il, comment on pourrait définir l'infini en nombre sans lui attribuer l'essence même (pair ou impair) de tout nombre fini, si grand soit-il.

Mais si l'infini en nombre n'existe pas, c'est alors l'existence même de la série indéfiniment prolongée des nombres finis qui devient incompréhensible. Or *en fait* les nombres et leur série existent. Il faut donc admettre l'existence du nombre infini, si incompréhensible soit-elle, puisque seule elle justifie ce fait.

De même pour le péché originel. Son existence est incompréhensible, si l'on s'en tient à sa définition ; car comment des êtres qui n'existaient pas encore pourraient-ils être rendus responsables d'un acte commis par leur premier ancêtre ? Et pourtant c'est *un fait* que tous les hommes se sentent déchus vis-à-vis de l'idéal que proclame leur conscience

et sont pécheurs. Ce fait devient incompréhensible, s'il n'a pas pour cause le péché originel.

On le voit : il y a des faits qui par leur nature échappent à une définition jugée satisfaisante par la raison discursive et que pour cela nous déclarons incompréhensibles.

Mais les juger inexistants à cause de leur obscurité, c'est être dans l'impossibilité absolue de comprendre l'existence d'autres faits [1] qui eux s'imposent directement et dont les premiers sont la raison même.

3. Il y a cependant une difficulté. Plusieurs faits, entre autres les faits historiques, servent de fondement à la preuve de l'existence d'un incompréhensible tel que celui de l'Incarnation, par exemple, (Dieu infini et saint s'incarnant en Jésus-Christ, être humain et fini). Où trouver la garantie de faits de ce genre (par exemple, que Jésus-Christ a été dans sa vie terrestre parfaitement saint, etc.) ? Cette garantie se trouve dans une convergence de faits et de témoignages indépendants les uns des autres. Pareille convergence nous amène à une vue d'ensemble qui est immédiate, à une intuition qui s'impose à notre cœur.

4. Au fond l'argumentation de Pascal se justifie par la position de l'homme qui est situé dans l'univers entre l'infiniment petit (néant) et l'infiniment grand (Dieu). C'est cette position moyenne qui explique à la fois la puissance et les limites de la raison, comme aussi l'argumentation sur les incompréhensibles. C'est elle aussi qui justifie le fameux argument du pari pascalien.

Par tout ce qui vient d'être dit on voit qu'il est légitime de parler de la modernité de Pascal. La méthode expérimen-

[1] Il est à peine besoin de souligner que, si ces faits trouvaient une autre explication que l'incompréhensible invoqué par Pascal, l'antinomie perdrait son efficacité de preuve (A. R.)

tale est l'une des conquêtes les plus précieuses de la science moderne. Elle consiste, comme l'a si bien vu Pascal, à s'incliner devant les faits et c'est à cette humble soumission devant un fait en apparence minime (expérience de Michelson) qu'est due l'une des révolutions les plus importantes de la physique contemporaine. On sait d'autre part l'usage de plus en plus étendu que la science fait du calcul des probabilités. Pascal, homme complet s'il en fût, a cherché à tenir compte de tous les faits et c'est pourquoi dans le domaine de la pensée religieuse il est également un moderne comme le prouvent les aspirations de l'heure présente.

Arnold REYMOND.